

## Adapter qui à quoi ? Quelle place pour l'homme dans la nature ?

Michel Juffé, philosophe, conseiller du vice-président du  
Conseil général de l'environnement et du développement durable<sup>1</sup>.

*Article paru dans les Annales des Mines, décembre 2009*

S'adapter au changement climatique ou à toute autre perturbation de la biosphère, ne relève pas que d'une réflexion technique ou technico-économique, voire d'économie politique. Même si le discours ambiant, notamment du « développement durable », admet qu'il faut rendre plus « sobres » nos modes de consommation d'énergie, envisager une « autre » croissance (souvent sans autre précision), nous sommes généralement soumis à *une double pression* : d'une part les tenants d'un monde « naturel » dont nous devons « préserver les équilibres », d'autre part ceux d'un monde « culturel » humain, dont nous devons « maintenir l'originalité ». Dans les deux cas l'homme et la nature *se font face*, chacun soutient l'un des deux champions ou parfois les deux, selon les thèmes particuliers abordés, la proximité des problèmes posés ou le degré de connaissance qu'en a le spectateur (électeur, contribuable, usager...).

Dans le cadre de ce face-à-face, lorsqu'il est question d'adaptation au changement climatique, le discours est souvent ainsi articulé : a) le changement climatique existe spontanément dans la nature ; b) les activités humaines le perturbent durablement ; c) il faut limiter ces perturbations ; d) cette limitation rencontre elle-même des limites « naturelles » (l'accumulation de gaz à effet de serre dans l'atmosphère ne peut pas être aisément et rapidement modifiée, ses effets induits ne sont que très partiellement canalisables) ; e) il faut s'adapter à l'inéluctable. Dans ce discours, il est toujours question d'une insuffisante ou suffisante *maîtrise* de la nature, ce qui implique que l'homme, au moins en partie (sa raison, son esprit, sa culture...) se situe *hors* de cette nature.

Une telle conception des relations homme/nature n'est pas universelle. Elle est partagée par ceux qui croient en la « modernité », au « progrès », à l'impact décisif de « la science » (au singulier) sur le bien-être individuel et collectif, à la nécessité d'accroître sans arrêt la quantité et la « qualité » des produits et services propices à ce bien-être, et par suite à une culture de la « compétence » et de la « performance ». Bref, *selon cette conception*, l'humanité serait en train de *créer* un

---

<sup>1</sup> Les propos tenus ici n'engagent en rien le CGEDD ou le MEEDDAT.

« nouveau monde », qui garderait des liens avec la nature - car il lui emprunte beaucoup de ses éléments inorganiques et organiques - mais qui *transcenderait* cette nature même s'il ne peut (encore) s'en *affranchir* car il n'est pas (encore) un tout-puissant Créateur. Même si cette image de toute-puissance se heurte à quelques déconvenues – dont le réchauffement climatique – les tenants de la modernité (terme que j'emploie comme emblème de cette conception, même s'il est réducteur) restent persuadés que tôt ou tard l'esprit humain parviendra à résoudre tous les problèmes vitaux qui se posent à l'humanité, prise dans son ensemble. Les variantes dans cette croyance portent essentiellement sur les délais et sur le degré de souffrances, de privations et de destructions qu'il faudra subir avant de parvenir à un état de stabilité au-delà de toutes ces turbulences. Je parle de « modernité », car cette thèse n'est pas l'apanage des seuls « libéraux » ou des « capitalistes » ; elle convient aussi aux « socialistes » et aux « communistes », les différences portant essentiellement sur les méthodes pour acquérir la puissance et sur les bénéficiaires de ses produits à court, moyen et long terme.

Or, c'est cette conception des relations homme/nature que la cosmologie, la biologie et l'anthropologie remettent fortement en question. Je voudrais articuler cette remise en question selon trois propositions, que je vais rapidement développer :

1. La Nature est infinie : elle n'a aucune fin, aucun but, aucun projet
2. Au sein de la Nature toutes les populations cherchent à « persévérer dans leur être », y compris l'espèce humaine
3. Les capacités créatrices des humains sont perverties par le recherche de toute-puissance

#### 1. L'infinité de la Nature

Depuis Giordano Bruno et Galilée l'idée que le monde est infini a fait son chemin : le monde s'étend toujours au-delà de nos capacités d'observation, il n'a pas de commencement assignable (le *Big Bang* est le début d'une phase de l'existence de l'Univers connu, ni plus ni moins), ni d'achèvement en vue (l'extinction de notre Soleil ou même de toutes les étoiles de notre galaxie ne préjugent en rien de l'avenir de l'ensemble de l'Univers), il se peut qu'il se contracte et se dilate sans fin ou se livre à d'autres transformations, mais nous n'en savons rien. L'idée d'infinité, poussée plus loin, entraîne deux conséquences qui se tiennent : 1° la Nature (avec un grand N,

pour dire « le monde », « l'Univers » au sens le plus englobant possible et non au sens de la « protection de la nature » ou de « la nature humaine » ou de tout autre sens local et particulier) ne poursuit aucun but, ne recherche aucune perfection qui lui manquerait, n'a pas à s'améliorer pour atteindre un état final ou stable, bref n'est pas en manque. 2° Il n'existe pas de Dieu créateur, c'est-à-dire une volonté extérieure à la Nature qui façonnerait celle-ci, autrement dit un « esprit » qui imposerait une forme (constante ou évolutive peu importe) à une « matière » qu'il aurait tirée du néant. Pas d'Être suprême, de grand architecte de l'Univers, de force cachée qui oeuvrerait dans on ne sait quelle coulisse du monde. Le mieux que l'on puisse dire est que la Nature est *auto-créatrice*, un perpétuel mouvement de transformation qui laisse peut-être invariants certains éléments constitutifs et/ou certaines règles d'assemblage. Il s'ensuit que rien ne peut « perturber » la Nature, puisque rien ne peut agir sur elle en dehors d'elle. Quelles que soient les variations qui puissent se produire, sous l'effet de quelconques forces – y compris les activités humaines – la Nature n'en sera pas atteinte, puisqu'il est dans la nature de la Nature de se modifier sous l'effet des forces qui s'exercent en elle. Une conséquence importante, pour nous humains, c'est que lorsque certains d'entre nous prétendent connaître les desseins cachés de Dieu ou ce qui est bon ou mauvais pour la Nature (ce qui revient au même, en pratique), nous pouvons y voir une *imposture*, soit naïve soit maligne. En d'autres termes, nous ne pouvons pas rendre la Nature complice de nos lubies concernant le destin de la Création et en particulier la place éminente des hommes ou de certaines catégories d'homme dans l'accomplissement de ce destin. Admettre que la Nature est infinie et auto-créatrice est ainsi un excellent remède à toutes sortes de fanatismes, à toutes prétentions à détenir la vérité sur les fins ultimes.

## 2. La persévérance dans l'être

Nous constatons, par divers moyens, que les individus, les sociétés, les espèces, les écosystèmes, la biosphère dans son ensemble... font leur possible pour se conserver, c'est-à-dire demeurer intacts quelles que soient les modifications de leur milieu. C'est, au delà des êtres vivants, une caractéristique générale des « êtres » : chacun tend à se conserver, dans la mesure de ses moyens. « Se conserver » ne veut pas forcément dire « rester identique à soi-même sans modifications » ; au contraire, ce qu'a mis en évidence la théorie de l'évolution est que cette conservation n'est possible – chaque individu étant mortel - que par la descendance *avec modifications*. Comme tous existent les uns en relation avec les autres, s'utilisant pour maintenir leur propre existence, et que

ces relations peuvent aller de la coopération au bénéfice mutuel de toutes les « parties prenantes » à la destruction totale des uns pour le maintien en bon état des autres, en passant par de multiples formes de coopération/compétition, il n'est pas possible de prédire qui va réussir ou non à se conserver et comment. Nous pouvons seulement constater, et encore partiellement, que certaines espèces ou ensembles d'espèces subsistent durant un certain temps.

Mais, dira-t-on, on voit bien qu'existe une tendance générale à la complexification, qui mène des êtres unicellulaires aux pluricellulaires, des invertébrés aux vertébrés, de ceux-ci aux mammifères, puis aux primates et enfin aux hominidés et finalement à *homo sapiens sapiens* – nous. Et cela continue au sein même de l'espèce humaine, allant des formes de société les plus simples aux plus complexes, des « primitifs » aux « civilisés », ceux-ci se distinguant par leur « niveau » plus élevé de production scientifique, artistique, technique, juridique, économique, etc. Les sociétés les plus « avancées » ou « développées » se reconnaissent à une formule éprouvée : « la démocratie + le marché ».

Or, même si notre connaissance de l'évolution de la vie sur Terre est très lacunaire, cette conception d'une progression continue du moins au plus organisé, intelligent, etc. ne peut apparaître autrement qu'une naturalisation du Dieu créateur pourvu d'intentions, dont la moindre n'est pas de donner à l'homme sa juste place au sommet de la création. En effet, plusieurs enseignements de l'histoire naturelle invalident l'existence d'une telle orientation et confirment que tous les êtres tendent à persévérer dans leur être et non les uns au service des autres, dans une hiérarchie dont l'homme constituerait le sommet, oeuvrant pour la plus grande gloire de Dieu (ou d'une Nature déifiée ce qui revient au même) :

- Au commencement de la vie : les bactéries ; celles-ci ont d'abord été seules, puis ont engendré, par symbiose semble-t-il, des organismes unicellulaires à noyau, lesquels ont ensuite formé des colonies qui ont fini par se reproduire telles quelles, en tant que pluricellulaires. Les bactéries continuent à exister et sont présentes partout sur Terre, notamment dans les corps des pluricellulaires qui ne pourraient survivre sans leur présence. Je ne crois pas qu'on puisse en conclure qu'elles sont la forme de vie supérieure...
- Quoi qu'il en soit de la survivance des bactéries, il n'en demeure pas moins que, depuis 4 milliards d'années, sont apparues des formes de vie de plus en plus complexes. Est-ce une *orientation* vers la complexité, une *tendance* ? L'examen de l'évolution de certaines lignées animales est loin de le montrer : par exemple, les chevaux actuels, loin d'être le sommet d'une

évolution qui a éliminé d'autres espèces au profit d'une seule, sont ce qui reste d'un foisonnement d'espèces dont l'actuel rescapé n'est probablement pas le mieux placé pour résister à de forts changements du milieu. Plus globalement, on assiste autant à des simplifications qu'à des complexifications, les exemples les plus frappants étant ceux des espèces qui deviennent parasites d'autres et perdent ainsi certaines de leurs fonctions et de leur organes. La simplification n'est pas moins « évolutionniste » que la complexification. Celle-ci est un aléa dans la transformation des espèces et n'a pas de valeur de survie en soi ; elle peut, le cas échéant, être un handicap important.

- La contestation la plus radicale de l'idée d'une tendance à la complexité qui vaudrait supériorité, tient à une modification de perspective : si nous considérons l'ensemble des espèces qui forment un écosystème, la question de savoir qui est plus « développé » ou « dominant » n'a aucun sens ; il n'est plus question de considérer des espèces une à une, mais de voir comment les espèces présentes et les ressources dont elles disposent forment un système stable, qui peut se maintenir en dépit des variations de quantité et de capacités de ses membres. La « performance » de l'écosystème dépend essentiellement des interrelations entre ses composants, qui sont aussi bien des espèces particulières, que des associations d'espèces, que des caractéristiques du substrat physico-chimique. On y trouve des relations de prédation, de parasitisme, de coopération (symbiose, mutualisme), d'évitement, etc. en proportions variables. Une grande partie des plantes terrestres vivent en association symbiotique avec des champignons microscopiques. Les relations symbiotiques constituent le socle de la subsistance d'un grand nombre de pluricellulaires ; on peut aussi bien y voir une simplification qu'une complexification des modalités de survie des espèces et des associations d'espèces.
- Le dernier bastion de l'anthropocentrisme consiste à dire que l'espèce humaine a au moins une caractéristique qui la met à part du reste de la nature : un degré de conscience incomparable, et par suite une intelligence unique, ce qui se résume en disant que « l'homme est un animal rationnel ». Si l'intelligence consiste à être capable de se conserver le mieux possible dans la mesure de ses moyens, à accroître sa connaissance du monde afin d'améliorer les moyens dont on dispose, à éviter les situations dangereuses sinon pour un bénéfice plus grand, à être capable de trouver des partenaires pour se rendre la vie plus agréable, etc. alors on ne voit pas comment l'humanité, *dans son ensemble*, manifeste plus d'intelligence que telle ou telle autre espèce ou association d'espèces. Si l'on réserve « l'intelligence » à la capacité de

produire des oeuvres « qui n'existent pas dans la nature » (art, science, littérature...), encore faudrait-il démontrer que les artefacts humains ont plus de valeur, d'originalité, de créativité que ceux d'autres espèces ou associations d'espèces.

- L'ensemble des espèces et des écosystèmes ne forment pas un tout harmonieux, mais n'est pas non plus un champ de bataille permanent où tous les événements se dérouleraient sur le fond d'une incessante « lutte pour l'existence ». Il n'existe aucun « moteur » de l'histoire naturelle qui expliquerait son déroulement ; on peut même dire qu'il existe un très grand nombre de moteurs, chacun actionnant une forme de vie qui s'efforce, par tous les moyens à sa disposition, de continuer à exister. La résultante de cette multiplicité d'efforts non-harmonisés, plus ou moins opposés ou associés entre eux, est une histoire *contingente*. On ne peut en prédire la suite, car il n'y a aucun moyen de savoir comment vont se composer les divers efforts, sachant que des écarts parfois réduits dans leur dynamique peuvent entraîner des divergences d'évolutions importantes à plus ou moins long terme. Ceci vaut également pour l'histoire humaine, laquelle fait intégralement partie de l'histoire naturelle.

### 3. Les limites de la toute-puissance

L'être humain, en tant que partie de la nature, est doté d'une capacité peu répandue, voire unique, à créer toutes sortes d'*artefacts*, qui ont le plus souvent pour effet d'augmenter son champ de perception et d'action. Nous sommes probablement la seule espèce sur Terre à pouvoir contempler des noyaux atomiques et des galaxies lointaines, à nous être dotés d'un réseau de communication qui permet de joindre des milliards d'individus en moins d'une seconde, à utiliser des engins mécaniques qui amplifient des milliers de fois la puissance de nos muscles, etc. La recherche de la puissance est commune à toutes les cultures humaines, Elle s'exprime dans des récits : textes religieux ou profanes qui exaltent les pouvoirs miraculeux des dieux, des héros, des prophètes, des saints, des sorciers, etc. ; récits d'exploits militaires, d'aventuriers, de sportifs, voire de savants... qui ont enduré de terribles épreuves pour vaincre l'ennemi, l'inconnu, le désert, le froid, la misère... ; bandes dessinées et films qui mettent en scène des super-héros de tous poils (Superman, Batman, Ironman, X-men, etc.). Elle se manifeste encore par les réalisations gigantesques et/ou à hautes performances (« plus vite, plus haut, plus fort » - devise des Jeux Olympiques) : ouvrages d'art, bâtiments, véhicules, machines, instruments, médicaments, etc. Elle se présente enfin comme un culte de la quantité, des *grands nombres* destinés à faire toucher du

doigt la grandeur d'une personne, d'une ville, d'une entreprise, d'un pays, d'une civilisation. Le chiffre d'affaires d'une entreprise, le nombre de produits qu'elle fabrique par unité de temps, ses effectifs ; le nombre d'adhérents à un parti, de manifestants répondant à un appel politique, syndical ou religieux, d'abonnés à une revue, d'acheteurs d'un livre, de spectateurs d'un film... tout cela témoigne d'un désir de puissance assimilée uniquement à une *augmentation quantitative* des performances voire de la simple existence d'un être humain<sup>2</sup>.

Ce qui est pernicieux dans ce calcul de la puissance est qu'il est forcément *dépréciatif* pour tous ceux qui ne sont « gagnants » : si certains ont *plus* de puissance, c'est que d'autres en ont *moins*, ce qui est d'autant plus manifeste lorsque cette puissance est relative au partage de ressources limitées. Plus l'écart entre la puissance de l'un et celle de l'autre est important, plus l'un se sent sur-puissant par rapport à l'autre, et par suite *supérieur* à l'autre. Un pas de plus, vite franchi, est la justification de l'humiliation, de l'oppression ou de la ségrégation de l'autre, par le fait que cette infériorité devient une « marque de fabrique », appliquée à certaines catégories d'humains. A l'extrême, assez vite atteint pour peu que l'admirateur ou le détenteur de la puissance soit libre d'agir à sa convenance, la puissance de destruction sera exaltée, car elle est très démonstrative : « Bien plus que la création (qui, elle, est toujours lente et laborieuse, toujours partielle), la destruction – instantanée, spectaculaire – nous donne un accès rapide et euphorique à la toute-puissance divine. »<sup>3</sup> La *compétition systématique*, portée au rang de valeur suprême de la civilisation, n'est pas une destruction instantanée, mais entraîne plus de destruction que de création : celle des vaincus qui s'en trouvent diminués voire écrasés, celle des vainqueurs qui ne peuvent perpétuellement maintenir leur domination (sans parler du coût parfois très élevé de leurs victoires, comme en témoigne souvent le devenir des sportifs de haut niveau), celle de ceux qui ne peuvent pas participer à la compétition (et le voudraient), car ils n'ont pas le minimum ou le type de puissance requis (force physique, diplômes, statut social, « race », sexe, etc.). La fascination exercée par les crimes, violences (notamment sexuelles), catastrophes et destructions massives de toutes sortes... est un symptôme éloquent des méfaits d'une recherche de cette toute-puissance. « Que la force soit avec toi ! » n'est sans doute pas ce qu'il faut souhaiter à quiconque souhaite établir des relations de coopération, de concorde et d'amitié entre groupes d'humains.

---

<sup>2</sup> Le *Livre Guinness des records*, tiré tous les ans à 3 millions d'exemplaires, en est la caricature.

<sup>3</sup> Nancy Huston, *Qui châtie « bien » fait beaucoup de mal*, Le Monde des Livres, vendredi 19 juin 2009.

La plupart des atteintes et destructions que subissent divers écosystèmes, y compris humains (si l'on considère sous cet angle les exactions que subissent bon nombre de populations), résulte de cette exaltation d'une *puissance brute*, que l'on peut qualifier de *morbide* (car elle a plus d'effets délétères que salutaires) et de *corruptrice* (car elle dégrade plus qu'elle ne préserve). Cela ne signifie pas qu'elle procède de manière native d'une intention de nuire, d'un esprit du mal qui planerait sur les entreprises humaines. C'est plutôt l'effet de la démesure (*hubris*) qui se développe chez les humains dès qu'ils se sentent *menacés*, de manière réelle ou imaginaire. Ce qui se produit constamment, puisque l'être humain a conscience de sa propre fragilité-et-mortalité, une conscience d'autant plus vive qu'il jouit également d'une très grande capacité de simulation, d'imagination.

Il ne suffira donc pas d'adopter des mesures de prévention et d'adaptation aux diverses *menaces* – dont le réchauffement climatique – qui pèsent sur les sociétés humaines, au sein d'écoystèmes qui les englobent. Seul *un renoncement à l'exaltation de la puissance brute*, à présent largement installée au sein des sociétés humaines, *pourra infléchir la production de l'ensemble des artefacts humains vers autre chose que l'abus permanent des ressources, des biens et des êtres*. Il ne s'agit pas seulement d'orienter production et consommation des biens vers des ressources renouvelables, vers une utilisation plus parcimonieuse, plus économe, plus sobre de la nature (y compris humaine), mais de parvenir à *élever* l'ensemble de l'humanité au-delà de cette crainte perpétuelle d'être la victime passée, présente et future de *menaces*, face auxquelles elle ne peut avoir que des réactions disproportionnées. Cela implique de cesser de regarder la nature comme animée d'une volonté de nous nuire ou de nous satisfaire, autrement dit de cesser de considérer les dangers que nous courrons comme des menaces, car cela renforce notre sentiment d'impuissance et notre recherche de toute-puissance. Cela implique aussi que nous devons *réduire* les menaces dont nous sommes l'origine, non en combattant tous ceux qui sont supposés nous menacer, mais en cessant de sur-interpréter la conduite des autres, comme, par exemple, tous ces *Aliens* qui ne peuvent que nous vouloir du mal, puisqu'ils n'ont ni nos moeurs ni nos croyances. Tels que tous ces « pauvres », chez nous et ailleurs, dont la misère supposée (on peut être pauvre, c'est-à-dire disposer de peu de biens matériels, sans être miséreux) en fait des *misérables*<sup>4</sup>, c'est-à-dire une menace potentielle pour la bonne société, celle qui se dit « civilisée ».

---

<sup>4</sup> « Il y a un point où les infortunés et les infâmes se mêlent et se confondent dans un seul mot, mot fatal, les misérables ; de qui est-ce la faute ? » Victor Hugo.



Vaste programme ! D'autant plus vaste, qu'il s'écarte de l'olympisme (devenir comme les dieux !) qui est devenu l'emblème commun de l'humanité. Comment (re)trouver le chemin de la juste mesure, qui n'est pas celui des « mesures extrêmes » ? Je ne peux ici qu'indiquer quelques jalons : prescrire la dignité et l'intégrité de tout être humain comme socle des droits et devoirs, ce qui s'accompagne notamment d'une totale laïcité ; développer et fédérer l'action concertée (et concertante) d'organes régulateurs au niveau mondial, dotés d'une véritable force de police ; encourager la créativité en tous domaines, autant que possible hors compétition ; faire effectivement des « services essentiels » des biens publics mondiaux ; considérer l'humanité comme partie intégrante de la Nature, ni plus ni moins ; valoriser la diversité des espèces, des cultures, des opinions, des choix, etc. sans les réduire à un recueil folklorique...

Le problème le plus urgent à régler sur *notre* Terre, n'est pas de réduire l'ampleur du changement climatique ou de ses effets, mais de modifier notre propre climat intérieur, celui dans lequel baignent l'ensemble des relations entre humains.